

À BIENTÔT PARA LA VIDA

Jacques Vialat

Éditions ThoT
Roman

23 avril 1937

Près de Collioure, France

Le jeune homme s'exprimait en valencien. Une langue que l'on comprenait bien ici, de ce côté des Pyrénées, parce qu'elle était assez proche du français et du patois local. Il parlait au peintre andalou qui venait souvent dans le village, et qui était un habitué de ce bar.

Au fur et à mesure de la conversation, Dora, la maîtresse du peintre, commandait café-cognac sur café-cognac. Dans l'après-midi qui s'avancait, toute une foule attentive s'était agglutinée autour de la table ronde.

Le jeune homme racontait sa guerre d'Espagne, où l'amour l'avait conduit. L'artiste, à l'instar de tous les clients du bar, écoutait avec un grand intérêt son histoire peu ordinaire.

Le crépuscule teintait d'ocres les rues quand ils se séparèrent.

Le peintre dormit mal cette nuit-là. De toutes les horreurs qu'il avait entendues, il y en avait une qui le hantait : celle du cheval agonisant, gueule ouverte pour un cri lugubre aux notes échappées de l'enfer.

Étrangement, ce n'était pas la plus terrible de toutes, mais c'est celle qui s'imposait à lui.

Comme une image centrale.

Cette image l'obsédait, se mêlant et se démêlant dans son cerveau, et l'empêchait de trouver le sommeil. Trop de cafés, peut-être aussi, le tenaient éveillé. Et trop de cognacs, des détails s'étaient évadés de sa mémoire altérée par l'alcool.

Il passa la journée suivante à rechercher le jeune homme et finit par le retrouver en début de soirée. Ils convinrent de se revoir le lendemain, dans le calme de l'appartement du peintre, pour qu'il lui répète toute son histoire, et qu'il lui reparle de ce cheval. Dora serait là, qui prendrait des notes. Le jeune homme acquiesça.

L'artiste savait l'engagement que lui-même venait de prendre.

Dora, présente pour les entretiens, le serait aussi lorsqu'il exécuterait le tableau. Et probablement avec son appareil photo à portée de main. Pour la première fois, quelqu'un allait le voir peindre, ce dont il s'était soigneusement gardé jusqu'à présent.

Tout ça à cause d'un cheval imaginé ! Il dormit mal à nouveau la nuit suivante. Il était étonné, et quelque part heureux, que l'image d'un équidé puisse encore accrocher sa vision d'artiste à cinquante-six ans. Sa carrière n'était pas finie ! La gueule ouverte de l'animal tournait autour d'un début d'idée de tableau. Elle déchirait des brumes dans son cerveau, lentement, et puis soudain le voile se refermait sur elle. Des portes de couleur s'entrouvraient et se refermaient. Se superposaient. Se mélangeaient. Trop longtemps englouti au tréfonds de son âme, le processus de création remontait du plus profond de son être ; d'ici peu, il aurait des fourmis au bout des doigts. Il le savait. Dans sa tête, le cri muet du cheval surgissait d'un coup, comme soudainement issu de flots noirs pour prendre une immense respiration. Les couleurs se délavaient. Le gris s'imposait.

Les entretiens avec le jeune homme avaient duré plus longtemps que le peintre ne l'avait prévu. Trop de questions, et trop d'émotions aussi, hachaient la conversation. Et le temps avait perdu sa valeur, ou en avait gagné une autre...

Et encore, l'arrivée excitée d'un garçon d'une dizaine d'années avait-elle hâté la conclusion d'une interview au demeurant quasiment achevée.

Lorsqu'il put remonter à Paris pour retrouver son atelier, au 7, rue des Augustins, il avait prolongé son séjour de trois journées complètes, et nous étions déjà le 28 avril. Il disposait d'un peu plus d'un mois pour achever le tableau avant l'Exposition internationale, où il devait figurer au pavillon de l'Espagne.

Et puis, sa crainte s'était justifiée : Dora Maar avait exigé d'être à ses côtés lors de la réalisation de l'œuvre. Avec son appareil photo. Exigence qu'il lui était impossible de lui refuser, compte tenu de sa présence lors du récit du jeune homme dont il allait s'inspirer. Pour la première fois, on allait le voir peindre. Il y aurait un témoin. Quelqu'un d'important pour lui, et dont il reconnaissait le sens artistique. Il allait être influencé. Il le savait.

Ce serait un tableau à quatre mains.

*12 juillet 1937, Exposition universelle
Paris, France*

Otto Abez, ambassadeur du III^e Reich nommé à Paris, était en visite officielle à l'Exposition internationale. Il paradait dans son uniforme clinquant d'officier supérieur, s'arrêtant à chaque stand en s'efforçant de trouver quelque chose d'intéressant à dire afin qu'on le remarque.

Il visitait méthodiquement les pavillons de tous les pays représentés, avec une grande rigueur, et dans le sens prévu sur son plan pour n'en omettre aucun. Il atteignit celui de l'Espagne vers le milieu de la journée. L'air était chaud ; il ôta sa casquette un moment pour s'éponger le front. Il transpirait sous la visière qui protégeait ses yeux du soleil, lui permettant d'éviter des lunettes noires peu seyantes.

Il fut impressionné par l'immense toile cubiste, intitulée *Guernica*. Il s'approcha de l'homme qu'il crut reconnaître comme l'auteur du tableau, et lui demanda s'il en était bien le peintre.

— C'est vous qui avez fait ça ?

— Non... vous.

*1936, guerre civile,
Dans les collines de Belmonte, Espagne*

L'avion a soudain déchiré le ciel, ombre menaçante qui fondait sur nous.

Au début, je n'avais pas compris les sifflements. Comme des milliers de guêpes. Et puis, j'ai vu les camarades courir. Tomber. Les auréoles rouges sur les chemises claires. Les jambes se dérober sous certains. Alors, moi aussi, j'ai couru. Dans cette garrigue basse où je devais être un géant pour le pilote qui actionnait la mitrailleuse.

J'ai couru dans tous les sens. En zigzag. En cercle. Droit dans les pentes. J'ai croisé ceux qui, de colère, s'étaient agenouillés, fusil pointé vers le ciel. Plomb dérisoire pour des ailes d'acier. J'ai sauté les sacs de sable qui devaient nous servir de rempart. J'avais l'impression que mes oreilles allaient éclater. Pas à cause du bruit, non. Mais en raison de mon cœur qui battait à me rompre les tympanes. Une bombe a explosé à proximité. Son souffle m'a projeté à terre. Je n'ai pas voulu me relever. Je me suis mis à sangloter.

Soudain, une main dans mes cheveux. C'est Vicente. Il est là, debout, à côté de moi, avec ses yeux couleur de ciel calme. De ciel sans avion. Il sourit et me dit :

— Paco, la colline est grande, et toi tu es petit. Que risques-tu ?

Vicente se permet même de saluer l'aviateur fasciste au passage, alors que celui-ci se lance dans un dernier survol. Tout mon corps est secoué des spasmes de la peur, et je pleure. Je pleure. J'attrape la jambe de Vicente, colle ma tête contre son mollet et pleure mon baptême du feu, du fer contre les corps, des hurlements de bombes, des stridences de balles traçantes, en longs sanglots qui me secouent tout entier.

Le vrombissement des moteurs se fait plus lointain. Aux bruits de la terreur succèdent les cris de souffrance des hommes, espacés de silences glacés. De loin en loin, l'un des mourants appelle sa mère.

Je me relève. Chancelant. Vicente-la-tendresse enlace mes épaules d'un bras d'amitié.

Juin 2010
Paris, France

— Pepe ?

— Vous m'aviez promis que vous ne m'interrompiez pas pendant ma relecture !

— Je sais, Pepe, je sais. C'est la dernière fois. La première et la dernière : les livres, ça ne commence pas comme ça ?

— Si, Paco. C'est comme les films américains. On entre tout de suite dans l'action pour tenir le lecteur en haleine, après on fait des flash-back.

— Ah, tu parles américain maintenant ! Bon, le livre, tu le mets dans l'ordre que tu veux, et même les pages à l'envers si ça te chante ! Mais pour elle, tu sais, ses deux exemplaires à elle, ceux que tu dois rapporter en Espagne, pour Ana : tu les laisses dans le bon sens. J'ai déjà tellement de choses à lui dire. Et puis il y a tellement longtemps. Il faut bien lui présenter tout, en commençant par le début, tu vois Pepe. Et puis, ne rien oublier, sinon c'est pas la peine. Déjà que tu inventes. Je t'ai jamais dit que Vicente souriait ce jour-là.

— C'est pour camper le personnage, Paco.

— On campait rien du tout ! On était à la guerre, et moi j'avais les chocottes comme jamais. Une peur bien plus forte que la peur de la mort. La peur à l'état pur. C'est tout.

— Paco, j'ai écrit un manuscrit qui suit très rigoureusement l'ordre chronologique. C'est celui que vous avez voulu, pour elle. Je vous ai laissé un exemplaire supplémentaire là, dans le tiroir de la table de chevet ; vous l'avez relu, et j'ai donné les instructions qu'il fallait aux infirmières.

— Ah oui, m'enterrer avec... Enfin, surtout, je veux pouvoir le relire de temps en temps, avant que la mémoire ne m'échappe.

La mémoire, pensais-je, c'est pour cela qu'il m'avait dicté ce témoignage. Et la conscience que ses facultés intellectuelles déclinaient. Avec déjà des difficultés à lire, alors qu'il avait reçu l'instruction d'un instituteur. Je l'avais surpris un matin, à nonnant devant les pages que je lui avais laissées. Il avait rapidement fermé le manuscrit pour m'accueillir, comme pris en flagrant délit. C'était ce qui m'avait convaincu de lui faire cette lecture, même si je n'avais pas encore complètement achevé mon travail d'écriture.

Je le rassurai :

— De ce côté-ci, tout est paré, Paco, et c'est moi-même qui irai remettre les manuscrits d'Ana aux deux endroits convenus. Vous m'avez déjà payé le voyage. Mais ce que je vous lis, en ce moment, c'est la version livre. Celle que mon éditeur a accepté de publier. Je ne l'ai pas encore terminée, et elle ne respecte pas l'ordre chronologique ; mais vous aviez dit que j'étais libre pour cette version-là.

— C'est vrai, Pepe, excuse-moi. Et tu vas signer de ton nom ?

— Non, je vais mettre le vôtre et écrire en sus : « Propos recueillis par Jacques Vialat ». C'est l'usage, Paco. On en a déjà parlé.

— Il ne faudra pas mettre mon nom... Tu permets que je continue de t'appeler Pepe ?

— Vous le faites depuis le début... On avait convenu que vous ne m'interrompiez pas.

— C'est l'émotion Pepe. C'est l'émotion. Tu lis bien. Continue.

J'ai repris les feuillets, assis sous la copie de l'immense tableau de Picasso que Paco avait accrochée au mur de sa chambre dans la résidence de personnes âgées, en face de son lit : *Guernica*.

Les magnifiques yeux bleus de Paco me fixaient tandis que je reprenais ma lecture, soulignant son attention.

Les infirmiers se sont précipités sur les blessés. J'ai aidé mes compagnons d'infortune à reconstruire les remparts de sacs de sable, pour parer à une éventuelle attaque de l'infanterie, devenue possible maintenant que nous étions repérés.

Une équipe a installé une des mitrailleuses en la calant vers le ciel, pour l'utiliser comme une défense antiaérienne, probablement avec une efficacité plus psychologique que réelle, pour le cas où un avion revienne.

De temps en temps, le bruit d'une détonation nous parvenait. Le coup de grâce pour un blessé trop grièvement atteint. J'admirais le courage du capitaine qui s'était lui-même chargé de cette tâche. On racontait qu'il avait dû achever son propre frère au début de la guerre.

Du sommet, d'étranges grésillements crachés par la radio, qui tentait d'entrer en contact avec les autres groupes de combattants, nous parvenaient par intermittence. Nous étions sur les hauteurs de Belmonte.

C'était l'été.